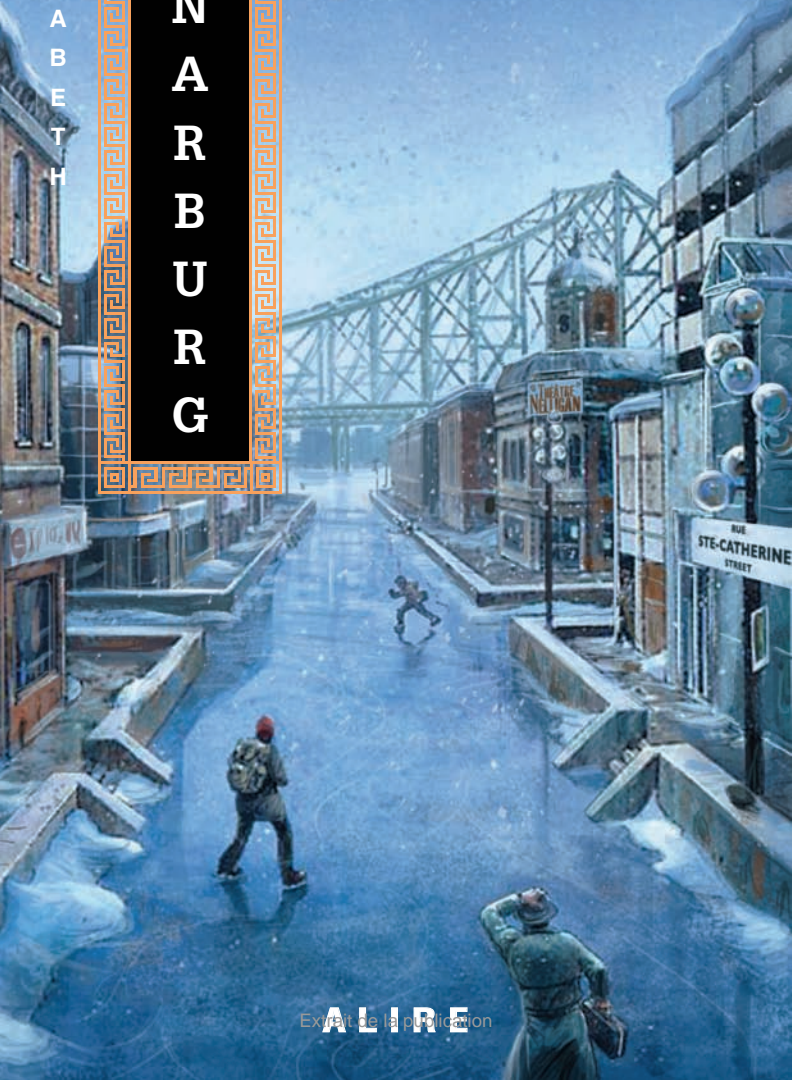


É
L
I
S
A
B
E
T
H

V
O
N
A
R
B
U
R
G

LES VOYAGEURS MALGRÉ EUX



Extrait de la publication
ALIRE

À PROPOS DES
VOYAGEURS MALGRÉ EUX...

1995 — FINALISTE PHILIP K. DICK AWARD
1996 — GAGNANT PRIX AURORA

« QUICONQUE SE HASARDERA À LIRE
LES PREMIÈRES PAGES DE CE LONG ROMAN DE SF
DEVIENDRA LUI AUSSI UN *VOYAGEUR MALGRÉ LUI...*
CAR DÈS LE DÉBUT, QUI EST MAGISTRAL,
ON EST ACCROCHÉ. »

Le Devoir

« ... UNE EXCELLENTE HISTOIRE
DE POLITIQUE-FICTION DE VONARBURG,
UNE HISTOIRE QUE TOUS LES FRANCOPHONES D'ICI
DEVRAIENT S'ARRACHER. »

Le Clap

« DE LA SF INTELLIGENTE, BIEN MENÉE. »

Nuit blanche

« *LES VOYAGEURS MALGRÉ EUX* EST UN ROMAN
DE QUALITÉ, SOIGNEUSEMENT ÉCRIT,
DÉPAYSANT ET MÊME DÉRANGEANT. »

Progrès-Dimanche

« OUF ! TOUT UN MORCEAU !
PAR LE NOMBRE DE PAGES ET PAR LE THÈME. [...]
EXCELLENT ROMAN, SUPERBEMENT ÉCRIT ! »

Temps Tôt

« NON SEULEMENT LE ROMAN EST-IL CAPTIVANT
DU DÉBUT À LA FIN SELON LES CRITÈRES
DU ROMAN D'ACTION, MAIS SON ÉCRITURE AUSSI
BIEN QUE SA THÉMATIQUE EN FONT
UNE ŒUVRE RICHE QUI DÉBORDE
LE SIMPLE CORPUS DE LA SCIENCE-FICTION. »

Solaris

LES VOYAGEURS MALGRÉ EUX

DE LA MÊME AUTEURE

- L'Œil de la nuit*. Recueil. (épuisé)
Longueuil: Le Préambule, Chroniques du futur 1, 1980.
- Le Silence de la Cité*. Roman.
Paris: Denoël, Présence du futur 327, 1981. (épuisé)
Beauport: Alire, Romans 017, 1998.
- Janus*. Recueil. (épuisé)
Paris: Denoël, Présence du futur 388, 1984.
- Comment écrire des histoires : guide de l'explorateur*. Essai.
Belœil: La Lignée, 1986.
- Histoire de la princesse et du dragon*. Novella.
Montréal: Québec/Amérique, Bilbo 29, 1990.
- Ailleurs et au Japon*. Recueil.
Montréal: Québec/Amérique, Litt. d'Amérique, 1990.
- Chroniques du Pays des Mères*. Roman.
Montréal: Québec/Amérique, Litt. d'Amérique, 1992. (épuisé)
Paris: LGF, Livre de Poche 7187, 1996. (épuisé)
Beauport: Alire, Romans 026, 1999.
- Les Contes de la chatte rouge*. Roman.
Montréal: Québec/Amérique, Gulliver 45, 1993.
- Les Voyageurs malgré eux*. Roman.
Montréal: Québec/Amérique, Sextant 1, 1994. (épuisé)
Lévis: Alire, Romans 124, 2009.
- Les Contes de Tyranaël*. Recueil.
Montréal: Québec/Amérique, Clip 15, 1994.
- Chanson pour une sirène*. [avec YVES MEYNARD] Novella.
Hull: Vents d'Ouest, Azimuts, 1995.
- Tyranaël*
- 1- *Les Rêves de la Mer*. Roman.
Beauport: Alire, Romans 003, 1996.
 - 2- *Le Jeu de la Perfection*. Roman.
Beauport: Alire, Romans 004, 1996.
 - 3- *Mon frère l'ombre*. Roman.
Beauport: Alire, Romans 005, 1997.
 - 4- *L'Autre Rivage*. Roman.
Beauport: Alire, Romans 010, 1997.
 - 5- *La Mer allée avec le soleil*. Roman.
Beauport: Alire, Romans 012, 1997.
- La Maison au bord de la mer*. Recueil.
Beauport: Alire, Recueils 037, 2000.
- Le Jeu des coquilles de nautilus*. Recueil.
Lévis: Alire, Recueils 070, 2003.
- Reine de Mémoire*
- 1- *La Maison d'Oubli*. Roman.
Lévis: Alire, Romans 085, 2005.
 - 2- *Le Dragon de Feu*. Roman.
Lévis: Alire, Romans 090, 2005.
 - 3- *Le Dragon fou*. Roman.
Lévis: Alire, Romans 095, 2006.
 - 4- *La Princesse de Vengeance*. Roman.
Lévis: Alire, Romans 100, 2006.
 - 5- *La Maison d'Équité*. Roman.
Lévis: Alire, Romans 101, 2007.

LES VOYAGEURS MALGRÉ EUX

ÉLISABETH VONARBURG



Extrait de la publication

Illustration de couverture : JACQUES LAMONTAGNE

Photographie : ÉLAINE BRODEUR

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch
Belgique et Luxembourg :
Interforum editis Benelux S.A.
Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 2^e trimestre 2009
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2009 ÉDITIONS ALIRE INC. & ÉLISABETH VONARBURG

10 9 8 7 6 5 4 3^e MILLE

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE	5
DEUXIÈME PARTIE	141
TROISIÈME PARTIE	261
QUATRIÈME PARTIE	427

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

L'édition originale de ce roman a été publiée en 1994 par Québec Amérique, coll. Sextant 1. La présente édition propose une nouvelle version qui en constitue la version définitive.

Des versions différentes de certains des événements de ce roman peuvent être retrouvées dans une nouvelle écrite en 1977, « Le Pont du froid », tout comme dans la série de nouvelles écrites entre 1977 et 1986, situées dans le même contexte : « Le Nœud », « La Machine lente du temps », et « Le Jeu des coquilles de Nautilus ». Toutes ont été rééditées dans le recueil *Le Jeu des coquilles de Nautilus* (2003, Alire). Les ressemblances et différences entre personnages et situations du roman et ceux des nouvelles ne sont dues à aucun hasard.

Comme le titre *Le Livre des Marches*, les citations des pages 283, 286 et 287 sont imitées, avec admiration et respect, d'Edmond Jabès (cf. *Le Livre des Marges*). Mais les poèmes de l'auteur fictif Pierre-Emmanuelle Manesch dans le livre fictif *Le Livre des Marches* sont uniquement et véridiquement de Pierre-Emmanuelle Manesch.

*À Norbert Spehner, dont le sous-sol
est si favorable à l'inspiration onirique
– et sans qui la SF québécoise moderne
serait dans un tout autre univers.*

PROLOGUE

Elle est dans une capsule oblongue qui l'enveloppe sans la toucher. Elle flotte, mais aucune sensation tactile ne lui indique dans quoi elle flotte. Elle est nue et elle sait qu'elle doit être nue. Elle sait aussi que si elle sort de la capsule, elle est perdue, que si elle reste elle est perdue. Elle choisit de sortir, parce qu'elle a toujours choisi ainsi. Répondant à sa volonté, la partie supérieure de la capsule se soulève et disparaît.

Elle est dehors, mais dehors n'est nulle part. Sans dimensions perceptibles, sans texture, presque sans couleur quelque chose de neutre, peut-être du blanc, ou un gris vaguement bleuté. Pas une nuance pour indiquer une éventuelle profondeur de champ, une distance, un horizon. Aucune odeur, aucune saveur. Aucun son, pas même le léger sifflement du silence dans les oreilles. Elle ouvre la bouche et lance un cri bref, qu'elle ne sent pas vibrer dans sa gorge, qu'elle n'entend pas. Elle agite les bras, c'est comme si elle n'en avait pas, pas de peau pour sentir la pression de l'air, pas de muscles ni de tendons pour se contracter. Elle voit pourtant ses bras, ses mains. Quand elle les pose sur son ventre, sur ses seins, elle les voit mais elle n'en sent pas le contact. Elle voit, c'est tout. Elle voit, et elle suppose qu'elle est debout, bien que la

direction de la gravité lui soit aussi refusée. N'est-elle sortie de la capsule que pour entrer dans une prison plus hermétique ?

Elle fait un pas en avant. Un autre. Jambe gauche, jambe droite. Aucune sensation. Avance-t-elle ou marche-t-elle sur place ? Impossible de le savoir. Une angoisse insidieuse l'envahit, et c'est comme un sens qui lui serait donné pour pallier l'incompréhensible silence des autres. Car cette angoisse possède un poids, et une odeur/saveur de brûlé, de vomis, et elle râpe comme du sable, et elle a un son grêle et plaintif. Elle n'a pas de direction – elle vient de partout – mais elle définit ainsi un espace : sphérique, et qui rétrécit.

Elle, elle pense. Elle pense que si l'espace est une sphère, il doit y avoir une limite à cette sphère, un extérieur à cet espace. Il faut traverser le mur de l'angoisse. Aussitôt elle a peur de ne pas pouvoir traverser – mais la peur lui donne le sens qui lui manquait, celui d'une direction. Elle tend les bras, les poings fermés, et elle frappe. Elle ne sait pas si elle rencontre une résistance, si l'angoisse est un mur solide ou une mince pellicule visqueuse : elle frappe. La peur lui a donné aussi un outil, la colère. Et il y a de l'espace à présent, où elle peut courir, où elle court, mais à deux dimensions seulement, les dimensions de la peur : devant, qui se dérobe toujours, derrière, qui va la rattraper bientôt.

Elle court, sans savoir si elle avance. Elle tourne à droite, à gauche, mais c'est toujours tout droit. Et la bonne peur s'effiloche peu à peu, rongée de nouveau par l'angoisse. Si devant est partout, si derrière est partout, elle ne court nulle part. Est-ce l'espace même qu'elle essaie de fuir ? Mais on ne fuit pas l'espace, on fuit ce qui s'y trouve. L'idée qu'une forme monstrueuse la poursuit est pendant un instant étrangement

apaisante : un nouveau manche à l'outil de la peur. Elle se remet à courir, pleine de colère, de rancune, de haine, contre le monstre inconnu.

Et son corps lui est rendu, la conscience physique qui est son corps, avec une soudaineté qui la fait trébucher : ses poumons en feu, les muscles brûlants de ses cuisses, la sueur acide qui lui coule dans les yeux, le choc répété de ses pieds sur le sol. Triomphante comme d'une victoire à cette douleur arrachée à la présence invisible, elle se dit avec une joie sauvage qu'elle continuera à courir jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus, et alors, elle se battra.

Aussitôt, elle tombe, une chute brutale qui lui coupe le souffle. Elle attend l'écrasement au bout, tétanisée, mais il ne vient pas. Simplement, elle s'immobilise. C'est toujours le non-espace grisâtre, ou bleuâtre, mais maintenant elle a son corps-bouclier, sa douleur-armure, et l'arme de sa colère. Elle se relève. Elle pivote sur elle-même dans une posture agressive, elle invoque tous les cauchemars de son enfance, défiant l'amorphe de se condenser en crocs et en griffes, en longues pattes velues ou en tentacules constricteurs.

Rien n'apparaît. Elle devrait triompher mais plus elle attend, plus le sens de la durée s'intensifie, devient une torture exquise, le supplice des mille coups d'aiguille. Et par tous ces pores ouverts en elle, l'incertitude, le doute, l'angoisse s'infiltrèrent à nouveau. Elle regrette l'absence des griffes, des mufles à crocs dégoulinant de bave : ces monstres-là, elle les avait imaginés, elle pouvait les vaincre. La chose invisible est bien plus terrifiante, qui ne se laisse pas modeler à leur image. Qui a sa propre volonté. Qui n'est pas une chose mais... quelqu'un. Quelqu'un d'autre.

Elle se remet à courir, mais ce n'est plus la terreur simple et propre de l'organique en déroute. C'est une panique insaisissable, d'autant plus terrible d'être

abstraite. Ce n'est pas son corps qui est en jeu, c'est son essence, le noyau de son être, son âme. Elle court, mais elle sait qu'elle court sur place. Elle fuit, mais elle sait qu'elle n'a pas une chance. La présence n'a pas à la rattraper : la présence est partout. Ce n'est pas l'espace contrariant mais familier de son propre cerveau qui l'enveloppe : c'est un immense esprit étranger, moins une volonté qu'un désir violent, irrépressible, de la saisir, de l'assimiler, de la décomposer en une myriade de particules pour la recracher ensuite, reconstituée mais transformée, à jamais séparée d'elle-même.

PREMIÈRE PARTIE

1

Catherine se réveille. Dans son lit, sa chambre, sa maison, elle le sait au paysage sensoriel qui se déploie dans sa conscience. La posture de son corps est familière : main droite sous le drap, à plat sur le diaphragme, main gauche à l'extérieur, jambe droite un peu pliée sur le côté, jambe gauche un peu relevée. Et presque dans la même fraction de seconde, un autre continuum de sensations explose dans sa tête, dans son corps, ou à l'extérieur, elle ne sait, un raz-de-marée, non, un tourbillon et elle au centre, dans l'œil de la tornade, un calme surnaturel où chacune des sensations inconnues qui l'assaillent est identifiée, analysée – en une perception parfaitement attendue, familière, *normale*.

Ce rêve (puisqu'assurément elle rêve), par l'intermédiaire de sens qu'elle ne possède pas, lui fournit des informations dont elle comprend la substance, mais non l'utilité. Une voix égrène ces données, la sienne puisque c'est elle qui rêve, avec une curiosité nonchalante, comme si c'était là une routine : *atmosphère de type terrestre, traces de polluants indiquant*

une société de type développé – ce qui semble remplir la commentatrice de satisfaction. *Pesanteur légèrement inférieure à la normale, mais pression atmosphérique de type terrestre aussi, à condition d'être au niveau de la mer* – ce dont la commentatrice n'est pas certaine.

Catherine sent ses doigts effleurer le drap, le tissu de sa robe de nuit. *Coton et synthétiques*. Un bruit sourd et soutenu se déclenche quelque part dans les profondeurs de la maison, et le commentaire continue, *ah, chauffage au mazout, air pulsé...* tandis qu'une image assez précise de la pièce se dessine, non, pas une image, il n'y a pas d'yeux pour la voir, mais Catherine sait néanmoins que c'est sa chambre.

Elle ouvre les yeux dans son rêve, curieuse de ce qu'elle va voir. Pendant une fraction de seconde, rien, trop : la lumière, un déluge de lumière vibrante qui d'abord occulte tout, puis laisse apparaître des réseaux argentés, un peu verdâtres, ou bleuâtres. Presque aussitôt cependant, tout s'ordonne et s'explique dans la même ambiance de stupéfiante familiarité. *Infrarouges, peu d'ultra-violets, ondes radio en masse, faible électromagnétisme proche, du gadget pas loin* – de l'ironie, là – *définitivement la civilisation*.

Puis, à mesure que les yeux de Catherine font le tour de la chambre métamorphosée : *Matin. Hiver. Ameublement de type occidental. Américanoïde, même*. Eh bien oui, c'est le matin, l'hiver, la Nord-Amérique, plus précisément même le Canada de l'Est, encore plus précisément l'Enclave francophone de Montréal. Et alors ? C'est absurde, à la fin, autant se réveiller pour de bon !

Sans transition, sans avoir eu l'impression d'ouvrir les yeux, avec une aspiration convulsive de nageuse restée trop longtemps sous l'eau, Catherine rejeta les couvertures, s'offrant délibérément à la fraîcheur de

la pièce. Elle se força à s'asseoir aussitôt sur le bord de son lit, à s'étirer, sans savoir à qui elle donnait ainsi le spectacle de son réveil. Agacée de sentir le malaise persister, elle tâtonna du pied à la recherche de ses pantoufles, les trouva tout en allumant la lampe sur sa table de nuit et en cherchant ses lunettes. Un bref instant d'extraordinaire angoisse, mais non, c'était passé : elle avait eu l'impression de voir très bien, très clairement, *je ne suis pas encore en train de rêver, moi, dites donc ?* Elle chaussa ses lunettes de myope, les laissa retomber sur le bout de son nez, contempla par-dessus la monture le dessin du papier peint vert, blanc et bleu, sur le mur de l'autre côté de la pièce, brouillé, comme il devait l'être. Replaça ses lunettes et retrouva sa vision d'une artificielle clarté, haussa les épaules avec un sourire un peu forcé – voilà bien quelque chose qu'elle aurait aimé voir passer du rêve à la réalité !

Dans la salle de bain, se laisser prendre par les gestes du réveil. Familiers. Étrangement. Pourquoi ? Décidément ce rêve s'éternise. Sans surprise, son visage qu'elle contemple dans le grand miroir au-dessus du lavabo. L'odeur du savon-crème, de la lotion tonique, de la crème de jour, les couleurs perçues du coin de l'œil pendant que les doigts s'activent : normales. Les objets, les contours, les dimensions, brosse à dent, dentifrice, serviettes de bain, céramique vert pâle des murs : familiers, familiers, et en même temps, comme un caillou dans une chaussure, cette impression dérangement, obstinée, de première fois. Oui, c'est un rêve qui insiste, d'accord, on le notera dans le carnet. Il faudra lui trouver un titre, alors.

Elle avait sa part des rêves communs, poursuites, escaliers, chutes, disputes sans raison avec des gens qu'elle aimait. Mais de vrais cauchemars... Il y avait

celui de la Petite Cuillère ; elle ne l'avait fait qu'une fois : elle est assise dans son lit, dans la pénombre matinale de sa chambre d'étudiante en France, à Dijon, et elle mange une boule de glace à la vanille dans une de ces petites coupes en métal comme on en sert dans les restaurants. Une surprise lointaine, comme bénigne – mange-t-on de la crème glacée à la vanille dans son lit, si tôt le matin ? Mais des sensations d'une précision et d'une évidence absolues, la chaleur moite du lit, l'acier lisse et froid de la coupe dans sa main gauche, la dureté rectiligne de la cuillère dans sa main droite, la texture exacte de la crème glacée, et elle en reprend une petite cuillerée, dans un esprit d'analyse tout de même, pour s'assurer de toutes ces sensations si banales, et la réalité de la crème glacée est toujours au rendez-vous, bien froide, bien crémeuse, bien vanillée... Encore déconcertée, elle mord légèrement la cuillère – bien dure – la cogne contre la coupe, métal contre métal bien métallique – *ting!*... Et une angoisse fulgurante l'avait soudain réveillée, en sueur, tous les muscles noués, dans son lit moite, dans sa petite chambre d'étudiante, en France, à Dijon, à l'aube, mais sans crème glacée.

Voilà un cauchemar, un vrai : ne plus savoir où est la réalité. Le rêve qu'elle venait de faire se rangeait dans la même catégorie : il avait les mêmes caractéristiques, parfaite netteté, certitude absolue d'être éveillée – logique d'une absurdité totale. Le rêve précédent n'était pas un cauchemar du même calibre ; pas besoin de le décrire en détail, juste noter "rêve de la Présence", sans plus de commentaires. Une variante des rêves de fuite, intéressante seulement à cause de sa soudaine apparition et de sa récurrence depuis... combien de temps, au fait ? Il faudrait vérifier dans le carnet.

Elle sursauta : le grille-pain venait de sonner, les tranches de bagel étaient prêtes. Après les avoir extirpées en se brûlant le bout des doigts, elle vint s'asseoir à la table de la salle à manger où la théière fumait, consulta le petit réveil posé bien en évidence : à peine six heures et demie ! Elle pouvait s'offrir le luxe de traîner un peu. Les nouvelles ? Ah non, zut. Musique. Sans lâcher sa tasse de thé, elle alla dans son bureau pêcher au hasard une cassette dans le panier où s'entassaient celles qu'elle écoutait le plus souvent, la glissa à l'aveuglette dans le lecteur. Et le gagnant est... Le *Stabat Mater* de Pergolèse, la belle grande version canonique avec Mirella Freni et Teresa Berganza, *Stabat mater dolorosa* – pas spécialement gai, le hasard, même en latin... Les voix commencèrent à se déployer en vagues ascendantes sereinement tragiques, « La Mère se tenait entre les croix, pleine de douleur, de douleur ». *Dolorosa, dolorosa...*

À travers les fougères de givre sur la fenêtre, elle contempla son petit jardin qui s'ébauchait dans la faible lumière de l'aube. C'était surtout pour le jardin qu'ils avaient décidé d'acheter, François et elle ; ils auraient préféré quelque chose sur l'île Sainte-Hélène ou l'île des Sœurs, au milieu du fleuve, mais ces quartiers-là étaient réservés à l'élite de l'Enclave, et hors de prix. Finalement, ils avaient eu la chance de trouver cette maison, un peu loin du Collège et du centre des affaires dans le Vieux-Montréal, certes, trop petite, pas très bien conçue, un peu étouffante avec ses plafonds bas et ses boiseries sombres, mais bâtie autour de ce jardin. C'était l'été alors, une surprise éclatante de couleurs, un rêve au milieu du béton. Ce matin, dans la pénombre hivernale, on n'en voyait presque rien ; seule la blancheur de la neige dessinait les branches de l'érable nain et le petit pin argenté n'était reconnaissable qu'à sa silhouette. Pas

encore eu le temps de secouer tout ça pour mettre les décorations de Noël, il serait temps, c'est si joli, la nuit, toutes ces couleurs, ce luxe enfantin sur le noir et blanc de l'hiver.

Elle retourna dans la salle à manger. Les voix des deux cantatrices continuaient à se répondre, en appui l'une sur l'autre comme les saintes femmes montant au Calvaire. *Dolorosa, dolorosa...* Dans le cadre planté au milieu du manteau de la fausse cheminée, la vieille photo noir et blanc fanée : un arrière-plan mal défini, jardin ou parc, des murs et des grilles en tout cas, deux silhouettes, lui, le grand-père adoptif, en costume blanc de colonial, Européen à n'en plus pouvoir, canne et chapeau à la main, crâne chauve luisant sous le soleil, grand, gros, la jovialité assurée du puissant. Sa mère à côté, quatorze, quinze ans, elle le lui avait dit mais elle ne se rappelait pas, en tout cas elle est toute petite, toute mince, toute brune, on dirait une Hindoue plutôt qu'une Annamite dans sa jupe longue et étroite, son chemisier blanc à manches courtes, elle se tient dans une posture embarrassée, en appui sur une jambe, les bras derrière le dos, même le bras que tient le grand-père, la tête penchée comme pour cacher ses yeux, ne laissant voir que son grand sourire timide, obligé. *Dolorosa*, oui, toujours le même sourire sur toutes les photos où elle sourit, celle de sa carte d'étudiante, et la jolie photo trop léchée de ses vingt-cinq ans, où elle n'a plus ses lourdes nattes relevées autour de la tête et dont elle disait toujours qu'elle ne lui ressemblait pas.

Pas de photos récentes sur le manteau de la cheminée, jamais. François s'en étonnait – dans sa famille, quand on se mariait, on vous donnait votre album avec toutes vos photos, du bébé posé sur velours rouge au jeune marié sur les marches de l'église, et les photos des frères et sœurs, et les photos des parents. Pas

question d'échapper au temps chez les Rhymer. Il était reparti avec son album de photos, aussi, quand ils s'étaient séparés : c'était la première chose qu'elle lui avait tendue lorsqu'il avait commencé à ranger ses affaires.

Elle, elle avait toujours gardé pêle-mêle dans une boîte l'histoire en images de sa famille. Sauf ces trois-là, le montage des photos de sa mère jeune. Elle aurait eu... soixante-quinze ans maintenant ? Catherine beurra sa dernière tranche de bagel avec un petit soupir, elle ne se rappelait jamais exactement l'année de naissance de sa mère. De toute façon dans un autre siècle – un autre univers. Voyons... 1913, voilà, au Cambodge, l'ancienne Indochine, est-ce assez autre, comme univers ? Et moi maintenant, dans un autre univers encore, non seulement dans l'espace, de l'autre bord de l'Atlantique, mais dans le temps, j'ai toujours été loin d'elle, les générations, les cultures... voilà ce que ça fait quand on est une enfant de vieux. Sauf qu'elle n'a jamais été vieille pour moi, bien sûr, seulement quand j'allais la voir en France, et j'oubliais, vite, vite, chaque fois que je revenais à l'Enclave.

Elle sentit qu'elle se contractait dans l'attente du chagrin familial, mais il ne venait pas, c'étaient seulement des mots tout à coup, "France", "morte", "mère"... Les souvenirs étaient là, pourtant, mais pâlis, sans profondeur, comme si elle avait lu dans un rêve l'histoire d'une autre. Dans un rêve... Mais qu'y avait-il ce matin, ça commençait à bien faire, les souvenirs ! Quelle idée d'être allée pêcher le *Stabat Mater*, aussi ! Elle avait son cours à donner, vraiment pas le moment pour la mélancolie, elle aurait mieux fait de se mettre dans l'ambiance.

Elle retourna dans son bureau, arrêta en plein essor l'aria du second mouvement, le remplaça par

du bon gros rock *heavy*, rassembla livres et notes de cours. Aujourd'hui, les enfants, Nelligan, de la poésie moderne, si si, la preuve, le groupe Octobre a mis plusieurs de ses poèmes en musique à la fin des années 60. Tiens, elle devrait bien leur apporter la cassette, au cas où ils ne le croiraient pas : la plupart étaient nés vers 70, ça leur ferait un choc salutaire d'apprendre que leur groupe chéri existait bien avant eux et en était maintenant à son deuxième tour sur les planches de la gloire. Elle trouva pour une fois la cassette là où elle devait être, dans le tiroir étiqueté en lettres bleues, "Dis-Mémé-qu'est-ce-que-t'écoutais-quand-t'étais-petite?" : *Octobre chante Eugène Nelligan...*

Elle resta un instant immobile, la cassette à la main. C'était bien celle-là, elle reconnaissait le photomontage sur le dessus, celle du disque, la belle tête ardente d'Eugène entourée de celles des membres du groupe en vestes à fleurs, avec le Gerry Boulet de l'époque, barbu genre homme des cavernes, mais pourquoi "bizarre"? Pourtant, il n'y avait pas d'autre terme pour exprimer l'impression qui l'avait arrêtée ainsi, "bizarre", *Octobre chante Eugène...* Elle se secoua, mécontente, décidément ce rêve du matin n'arrête pas de faire des petits, je suis trop impressionnable. Elle glissa la cassette dans sa sacoche, se rappela de brancher le répondeur automatique, alluma la radio illusoirement anti-voleurs et mit son manteau en examinant de nouveau le jardin par la fenêtre de la cuisine pour évaluer la température, un réflexe dont elle n'avait jamais pu se défaire même après douze années de vie montréalaise, une habitude d'Européenne élevée dans une campagne à l'ancienne où l'on n'avait pas eu la télévision. Il ne semblait pas faire très froid, -25° peut-être, sans vent. Puisqu'elle

avait le temps, elle pourrait faire à pied une partie du trajet pour aller au Collège, le long du canal Dorchester.

Après avoir descendu l'escalier de bois aux marches trop hautes, elle ouvrit la porte intérieure. La poignée de la porte extérieure était couverte de givre. Oh-oh, il fait peut-être plus froid que prévu... À l'ouverture de la porte, une gifle d'air glacé lui fit rentrer la tête dans les épaules. Elle avait oublié que son jardin était à l'abri du vent. Raté pour les prévisions météo à l'euro péenne, ma fille, tu prendras l'autobus. Elle hésita à remonter chez elle, consulta sa montre. Le 24 passait sur Sainte-Catherine dans dix minutes, c'était l'itinéraire long mais elle avait largement le temps, elle pourrait revoir ses notes de cours, voilà tout. Elle referma la porte extérieure avec soin et se hâta sur le trottoir en évitant les plaques de glace couleur de fer là où le vent avait soufflé la neige.

La rue Montcalm était déserte et frileuse sous les lampadaires jaunâtres. À l'intérieur des doubles-fenêtres, ici et là, des décorations de Noël clignotaient; vers l'ouest, au-delà de l'Enclave, se découpaient les gratte-ciel illuminés de Montreal-City, une décoration d'un autre genre, permanente, sur le ciel en train de s'éclaircir. Le grondement lointain de la ville n'avait pas encore atteint son plein registre, c'était trop tôt. L'Enclave était réveillée mais seuls les lourds autobus noir et vert encore presque vides bringuebalaient dans ses rues; les travailleurs de la nuit étaient rentrés, ceux du jour qui déjeunaient chez eux y étaient encore, les autres s'entassaient dans les petits restaurants enfumés le long de Maisonneuve. À la sortie de la rue Montcalm, Catherine donna une petite tape au poteau qui portait le nom de la rue – celui de sa patronne – une habitude qui lui sembla soudain curieusement puérite. Puis elle traversa Sainte-Catherine

pour se rendre sur le trottoir qui longeait le canal, une habitude aussi, mais elle en avait donc beaucoup, des habitudes ! Pourquoi le remarquait-elle ainsi aujourd'hui ? Qu'y avait-il de spécial, aujourd'hui – à part ce rêve stupide ?

Une petite neige fine était tombée pendant la nuit, juste assez pour redonner sa virginité au trottoir. Le froid était un peu moins intense : le vent qui soufflait du fleuve et s'engouffrait tout droit dans Montcalm rencontrait l'obstacle relatif des immeubles et des entrepôts sur la rive sud du canal. Catherine ralentit. Elle aimait cette partie de son périple matinal, surtout quand il ne faisait pas trop froid pour flâner : la longue trouée pâle et rectiligne du canal, sa perspective nette, horizontales et verticales simplifiées par la neige, les ponts et leurs éclaboussures régulières de lampadaires. Pendant les premiers mois de l'hiver, des centaines d'adultes se rendaient au travail en patins ou en skis de fond. Elle l'avait fait pendant des années. Moins souvent maintenant. Les hivers étaient de plus en plus froids, plus tôt et plus longtemps. *Petite période glaciaire en cours ? Curieux, avec cette quantité d'oxyde de carbone dans l'atmosphère...*

Elle dérapa sur une plaque de glace traîtreusement dissimulée par la neige, se rattrapa au parapet, le cœur battant. Qu'est-ce qu'elle avait été en train de se dire ? Les hivers. Oui... de plus en plus froids... Ou bien elle était plus paresseuse. Plutôt ça. Elle se fit une petite grimace, sans comprendre son irritation soudaine : eh bien, ma vieille, quarante-trois ans et c'est la décrépitude ? Elle irait donner ses patins à aiguiser demain, sans blague.

À l'arrêt d'autobus au coin de Grand-Condé, une fois refermée la porte de l'abri, entre les parois aux collages Op'Art involontaires de vieilles affiches déchirées, il y avait seulement une demi-douzaine de

personnes, pas assez pour réchauffer l'abri, sexes indécis sous les manteaux épais et les bonnets enfoncés jusqu'aux yeux. Trop tôt pour ses habitués à elle, les gens avec qui elle échangeait sourires et conversations rituels depuis des années. Elle se mit dans un coin, mains gantées serrées au fond des poches, épaules un peu relevées, comme tout le monde, les yeux dans le vague, ou plutôt sur le morceau de parapet visible à travers l'épaisse vitre sale, en face, le long du canal, les vieux graffitis à moitié effacés, fantômes blanchâtres sur la pierre grise. Il y en avait un plus net. VIVRE LIBRE ou LIVRE LIBRE ? Quelqu'un avait essayé de recycler l'un en l'autre. "Vivre libre" avait dû être là en premier, c'était le slogan le plus courant. Détourné par un amoureux de la lecture que la nouvelle liste des œuvres mises à l'Index, publiée la semaine précédente, avait dû rendre furieux... Assombrie, Catherine passa d'un pied sur l'autre pour se réchauffer. Oui, se dépêcher de leur faire visiter Nelligan avant qu'il ne passe à l'Index, lui aussi... Mais sûrement ils n'oseraient pas ? On avait eu des émeutes dans l'Enclave pour moins que ça. Ou alors ils interdiraient seulement les poèmes révolutionnaires ? Non, encore plus maladroit.

Une nouvelle silhouette entra dans l'abri en tapant des pieds, un vieil homme massif aux sourcils blancs en élytres de scarabée entre son bonnet de fourrure et son cache-nez de laine : un des habitués de Catherine, Monsieur Labrecque, un ancien facteur. Leurs yeux se rencontrèrent, elle lui sourit ; ce serait sans doute "Pas chaud aujourd'hui", "Non, pas chaud", le rituel. Mais non, il s'approcha d'elle, la salua d'une voix étouffée, sortit aussitôt un journal d'une des poches de sa grosse veste : « Vous avez vu ? » Sans attendre une réplique, il déplia le journal pour lire la manchette : « 'Attentat à la bombe contre le bureau du Secrétaire

aux Allophones'. Une bombe puante, vous vous rendez compte ? Le père Smeller, il ne va vraiment plus pouvoir se sentir, dites donc ! » Le vieil homme émit un rire qui menaça de se transformer en quinte de toux. « J'aurais voulu voir sa tête, à ce rat.

— En tout cas, ça va faire des patrouilles de plus à Montreal-City, et davantage de contrôles aux postes frontière, remarqua un homme sous l'abri. Si ça se trouve, ils vont encore nous retirer nos passes. Un autre coup des étudiants, si vous voulez mon avis. Ils exagèrent, ces morveux !

— Mettez-vous à leur place », répliqua Labrecque, bonhomme.

L'autre se retourna vers lui avec lourdeur, empêtré qu'il était dans son épaisse jaquette de denim fourré faux mouton : « À leur place ! À leur place, moi, si j'avais pu faire des études, je serais bien reconnaissant et je me fermerais la gueule ! On leur a obtenu un collègue, on a fait la grève pour eux, j'ai perdu six mois de salaire pour ces petits crisses, moi, à l'époque, ostie, et maintenant ils viennent foutre la marde ?

— Moi aussi j'ai fait la grève, dit Labrecque, toujours aimable. Et je trouve qu'ils ont raison. Si nous avions agi comme nous l'aurions dû à l'époque, on n'en serait pas là. Quand les jeunes manifestent, ça veut dire que les adultes n'ont pas fait leur travail. Madame est professeur au Collège, je suis sûr qu'elle serait d'accord avec moi. »

L'arrivée ferrailante de l'autobus vint sauver Catherine. Elle marmonna un assentiment, monta et alla s'asseoir du côté droit pour pouvoir regarder le canal. Le vieux Labrecque vint s'installer près d'elle. Avait-il décidé de poursuivre la conversation ? Mais il se contenta de lui adresser un clin d'œil en secouant la tête d'un air entendu, s'assit, dégrafa son manteau et déplia plus largement son journal.

Catherine ne pouvait résister à des lignes imprimées, même celles d'un tabloïd de l'Enclave. Elle jeta un coup d'œil – c'étaient les pages intérieures, des titres moins gros qu'en première page, mais généralement plus importants. "Pourparlers suspendus entre le Canada et l'Union Américaine". Encore? Décidément pas pour demain, le couloir d'accès à sa Province de l'Ouest réclamé en terre américaine par le Canada. Qu'est-ce qui a coincé cette fois-ci? Les représentants canadiens ont encore insulté ceux de la Fédération Amérindienne? Dans un grand froissement de papier, le vieil homme changea de page. Les faits divers, maintenant. Quelques photos brouillées, sans doute sanglantes, un titre parmi d'autres: "Il l'aimait trop, elle le tue". Elle ne put s'empêcher de sourire. Le beau raccourci. Elle pourrait peut-être le donner comme sujet à ses troisième année, en création littéraire... Non, ne pas tenter le diable. Ce serait peut-être quand même un peu osé comme sujet. Déjà beau qu'on lui ait laissé tenter cette expérience d'un atelier d'écriture avec les finissants.

Elle ferma les yeux. Toujours trop chaud dans les autobus, l'hiver, cela lui donnait une envie invincible de dormir. Elle en avait pour un moment avant d'être rendue: cinq arrêts jusqu'à Berri, sept autres jusqu'à Notre-Dame, et deux jusqu'à Gosford. Le chemin le plus long, mais qui la déposait presque à la porte du Collège. Et puis, c'était le chemin pittoresque, aussi – du moins l'été: il longeait les canaux, leurs allées d'arbres, quelquefois des calèches multicolores sur la promenade surélevée du canal Berri... En hiver, et à cette heure matinale, c'était d'une beauté plus austère mais pas déplaisante non plus. Elle se contraignit à ouvrir sa sacoche et à sortir ses notes de cours. Et un Nelligan, un! En commençant par les poèmes de jeunesse, bien entendu, ceux qu'il avait fait publier tout

de suite après la mort subite de son père. *C'était un vaisseau d'or...* Le mieux, ce serait encore de foncer à l'Audiovisuel en arrivant au Collège, réquisitionner un magnétophone et leur passer la cassette sans avertissement, au débotté. Un Nelligan actuel, revivifié, pas l'icône fossilisée par plus d'un siècle d'adoration officielle, le Grand Poète de l'Amérique Francophone. Il y avait une Université Nelligan à la Nouvelle-Orléans... La Fédération francophone de Louisiane, voilà où elle avait d'abord pensé aller avec François. Mais aucun poste n'était ouvert là-bas à l'époque, et ils voulaient partir tous les deux tout de suite, à n'importe quelle condition : après les événements de Mai 1976, en France, ils n'avaient plus envie de rester dans cette vieille marâtre-patrie hypocrite, avec ses nantis et ses politicards triomphants. Alors n'importe quoi, la première offre venue, ce double poste au Collège français nouvellement ouvert dans l'Enclave de Montréal. Tout ce qu'ils savaient des francophones canadiens, c'était justement cette grève de l'Enclave en 75-76 pour obtenir le droit d'ouvrir un Collège d'études supérieures reconnu dans les deux provinces canadiennes ; sa fin victorieuse avait coïncidé avec les événements, en France : Catherine avait signé comme tous les autres professeurs contestataires la carte de félicitations envoyée par leur syndicat...

“Les événements”. Agaçant de se surprendre à utiliser cette expression, celle des journalistes en mal d'euphémisme douze ans après. Mais quelle autre ? Mai 1976, ce n'avait pas été une révolution, ni même vraiment une révolte, malgré les morts. Plutôt une façon pour la jeune génération de crier aux vieux qu'on en avait assez des carcans, que, vingt-trois ans après la fin officielle de la guerre, la Reconstruction était vraiment terminée en Europe. Une aspiration

générale et désordonnée à un changement que personne n'avait su définir avec des mots neufs, et les vieux mots avaient fini par avoir le dessus. Alors “les événements”, oui, pourquoi pas, une expression adéquate en fin de compte dans son indétermination même, même si elle correspondait pour elle à des images précises – les barricades en flammes du Quartier Latin, à Paris, les étudiants blessés enfournés dans les fourgons de police... Mai 1976. Elle avait trente et un ans, un poste tout neuf à l'Université de Dijon, et elle avait tout envoyé en l'air pour prendre le parti des contestataires. L'occupation du relais de Radio-France, et le sac de couchage offert par un François timide aux cheveux longs qu'elle avait pris pour un étudiant... En Louisiane, maintenant, François, content d'y être. Il n'avait jamais aimé le climat du Québec, pardon, de l'*Eastern Canada*; en fait, s'il avait pu, au début, il serait parti en Colombie-Britannique, l'autre province canadienne; mais il ne parlait pas assez bien l'anglais, et puis, un francophone, Français d'origine: on l'avait refusé.

Un arrêt particulièrement brutal de l'autobus la ramena à la page ouverte de son manuel, et au dernier vers du poème. *Il a sombré dans l'abîme du rêve*. Eh bien, il n'est pas le seul, qu'est-ce que j'ai, moi, aujourd'hui? Si ça continue, je vais me mettre à rêvasser en plein cours. Mais ce rêve du matin ne la laisserait pas en paix tant qu'elle ne se serait pas assise pour le noter et le commenter dans son journal. Elle s'accorda un instant pour y penser – comment l'appellerait-elle, ce rêve bizarre? “Le rêve des Hyper-perceptions”? Des Hyperceptions, plus court. La composition de l'atmosphère, vraiment! En chiffres! Elle avait déjà oublié les données – normal, elle ne les avait jamais connues de toute façon!

azote 78 %

oxygène 21 %

Aucune importance.

argon 0.09 %

Il lui restait une bonne idée générale du rêve.

pression atmosphérique 2,63 kg environ au cm²

Des perceptions quasi surnaturelles, pas vraiment de rapport avec le rêve de la Petite Cuillère, au fond...

À part l'angoisse ?

L'autobus tressauta avec un grincement sinistre de vitesses mal passées, elle leva les yeux pour vérifier où elle en était de son trajet. Déjà sur Saint-Denis ? Et pas très loin de Saint-Antoine ! Allez, ma fille, plus que quatre stations, un peu de Nelligan.



Avant-dernier arrêt. Les portes de l'autobus se refermèrent une fois de plus avec le soupir poussif, épuisé, de l'air comprimé : encourageant, pour commencer une journée de travail... Elle consulta sa montre. Encore bien trop tôt ! Ils ne seraient même pas encore entrés, à l'Audiovisuel. La perspective de la salle des profs déserte, avec sa joyeuseté de clinique, lui fit tendre une main vers le cordon d'appel tandis que de l'autre elle ramassait ses affaires. Elle déclencha le mécanisme d'ouverture de la porte arrière, se retrouva sur le trottoir de Notre-Dame, traversa en direction du canal devant l'autobus, à la lumière verte, avec un sourire d'excuse au chauffeur qui grommelait, inaudible, derrière son pare-brise.

La lumière du jour s'affirmait : il ferait beau et froid, un de ces ciels coupants et bleus comme elle les aimait. Allez, un petit dix minutes de marche revigorante, ça ne te tuera pas, ma fille. Heureusement, le vent semblait être tombé ; si on respirait à travers son

écharpe, c'était supportable, même si ça embuait un peu les lunettes. Elle se mit en route d'un pas vif. Il y avait encore peu de monde sur le canal, entre les deux rangées de vieilles maisons historiques qui le bordaient, un peu bancales mais soigneusement entretenues : des traîneaux de livraison, quelques motoneiges, deux ou trois skieurs de fonds courageux dont la respiration s'élevait en panache dans leur sillage. "Montréal, la Venise de la Nord-Amérique". C'était dans les dépliants touristiques envoyés par le ministère de l'Éducation nationale française, en même temps que l'avis de leur détachement conjoint au Collège de l'Enclave. Quand même bizarre, ce réseau de canaux dans une ville prise par les glaces la moitié de l'année. Mais il ne faisait pas aussi froid lorsque les premiers colons étaient arrivés, le refroidissement général n'avait pas commencé avant... voyons, depuis quand ? Ah c'était trop bête, elle ne se rappelait plus, mais quelle passoire aujourd'hui, encore un oubli de ce genre et je commence à m'inquiéter, moi ! Au moins deux cents ans ? Après la colonisation. En tout cas, c'était une drôle d'idée de bâtir tous ces canaux. Les colons n'étaient pas si nombreux, ils avaient sûrement autre chose à faire.

Et la main-d'œuvre ? Indigène ? Pas suffisante. Des esclaves ? Mais alors, en masse. Il faudrait supposer que l'esclavage ait été largement répandu à l'époque dans cette Nouvelle-France-ci, et avant 1600, c'est douteux, il faudrait savoir à quelle époque on a commencé à coloniser ici pour de bon.

Elle s'arrêta brusquement, tendit la main vers le parapet pour retrouver son équilibre. Elle resta un instant les yeux fermés en essayant de maîtriser sa soudaine poussée d'angoisse. Des vertiges, maintenant ? Pas assez mangé ce matin ? La grippe ? Elle respira plusieurs fois à fond sans son écharpe, accueillant

avec gratitude la brûlure du froid dans ses poumons, rouvrit les yeux. Son esprit était vide. Combien de temps avait duré ce vertige ? Quelques secondes, une minute ? Elle ne se rappelait même pas ce qu'elle avait été en train de penser. Quelque chose... à propos du canal ? Elle regarda machinalement en contrebas, pour tenter de se rappeler.

Ce n'était pas le canal Notre-Dame.

Le trottoir de la rue était constitué sur une cinquantaine de mètres par trois larges marches descendant vers des segments disjoints de hautes grilles rouillées. Au-delà s'étendait un terrain vague un peu en pente, couvert de buissons et de petits arbres nus, avec des taches d'herbe jaune ici et là entre les plaques de neige. Pas vraiment un terrain vague : il n'y avait pas de débris et on pouvait distinguer des petits chemins de gravier blanc. Un mouvement : un chat tigré orange clair, presque parfaitement camouflé jusque-là sous une grosse touffe d'herbe sèche, venait de se lever pour traverser une étendue de neige. Comme à un signal, d'autres silhouettes furtives se mirent à bouger dans le paysage : des chats encore, des dizaines de chats de toutes sortes.

Elle resta un instant interdite. Puis les explications se pressèrent, au battement frénétique de son cœur. Perdue dans ses pensées, elle avait dû dépasser Vauquelin, tourner dans une mauvaise rue. Ou alors, une absence, elle avait continué de marcher en automatique, son esprit avait enregistré l'erreur de parcours et l'avait arrêtée avec cette impression de vertige. Elle ne connaissait pas cet endroit, en tout cas.

Elle descendit les marches vers les chats qui déambulaient, dormaient ou faisaient leur toilette sans lui prêter attention. Ils ne semblaient pas faméliques, il devait y avoir des vieilles dames nourricières dans le quartier. Curieux comme la neige avait fondu ici. Des

constructions souterraines avec des bouches de chaleur, sans doute, le sous-sol de Montréal en était truffé. Une sorte de microclimat, et bien entendu les chats n'ont pas raté l'occasion. Les reliefs du terrain à moitié découverts sous la neige entre les buissons et ce qu'elle avait pris pour des rocailles étaient en fait des restes de maçonnerie, des esquisses d'arches et de colonnes, des pans de murs sculptés de bas-reliefs érodés, des escaliers qui s'enfonçaient dans le noir sous les tumuli. Si intimement mêlé au paysage, cela n'apparaissait qu'au regard attentif, comme les chats... D'anciennes fouilles archéologiques laissées à ciel ouvert ? Elle avança de quelques pas le long des marches, cherchant une pancarte qui indiquerait le nom du lieu, arriva à un endroit entre deux segments de grille où s'amorçait un chemin plus large que les autres. Un miaulement interrogateur lui fit tourner la tête : à quelques mètres, dans la bouche sombre d'un des orifices à demi dissimulés par les buissons, une tache blanche. Catherine hésita. Le miaulement s'éleva de nouveau, impératif à présent. Avec un petit sourire amusé, elle obtempéra, « Mais je te préviens, je n'ai rien à te donner à manger ».

C'était une opulente chatte blanche, si blanche et si moelleuse d'aspect que Catherine ne put résister : elle s'accroupit, enleva un gant et tendit la main vers le museau rose pour se faire renifler puis, lorsque les yeux dorés eurent cligné leur approbation paresseuse, elle posa la main sur la fourrure immaculée. « Eh bien, dis-moi, tu dois passer des journées entières à te lécher, ma belle. » C'était incroyablement doux et tiède, un plaisir presque électrique. Elle ne put retenir un petit rire de jubilation. La chatte ronronnait, les yeux clos. Au bout d'un moment, alors que la réalité s'imposait de nouveau et que Catherine allait regarder sa montre, la chatte se leva pour s'arquer en un de

ces étirements félins vibrants, tendons, os et muscles poussés à leur extrême limite. Puis elle recula un peu dans l'orifice d'où elle était sortie, gratta le sol avec un petit roucoulement très doux. Catherine se rendit compte qu'une épaisse plaque de mousse était posée sur le sol. Elle la souleva un peu, aidée par la patte habile de la chatte, sur une sorte de nid creusé dans la terre, doublé d'herbes et de feuilles, et une masse mouvante de petites choses blanches qui se défit en six chatons aux oreilles rondes, aux yeux encore fermés, aux miaulements presque imperceptibles, minuscules gueules roses ouvertes sur des langues déjà flûtées pour accueillir la tétine maternelle. La chatte s'installa avec délicatesse au milieu de sa portée, roula sur le flanc pour présenter ses mamelles gonflées, d'un rose nacré. Catherine alla pêcher un des petits coincé sous la masse, le posa sur le ventre offert et le regarda s'insinuer entre deux autres avec une énergie lente mais irrésistible pour gagner sa tétine, à laquelle il s'attacha avec l'espèce de cliquetis rythmé qui constitue le ronronnement des très jeunes chatons.

Catherine se releva en riant. « Toutes mes félicitations à l'heureuse maman, mais je dois partir. »

Une fois sur le trottoir, elle consentit à regarder sa montre, résignée : elle devait être mortellement en retard de toute façon... Non ? Neuf heures moins vingt-cinq ! Elle avait peut-être le temps d'arriver à l'heure. Tant pis pour la cassette d'Octobre, ce serait pour le prochain cours. En regardant autour d'elle pour se repérer, elle aperçut le parapet familier d'un canal de l'autre côté de la rue : c'était bien cela, elle avait continué sur Notre-Dame au lieu de tourner dans Vauquelin, tout simplement ! Elle revint sur ses pas, attentive au nom des rues rencontrées et aussi, à tout hasard, à la tache noire et verte d'un taxibus ou

d'un taxi en maraude. Mais ce ne serait pas nécessaire, l'intersection de Saint-Laurent et de Notre-Dame s'offrait à elle, avec ses vilains lampadaires Second Empire, et ensuite l'enfilade des saints les uns sur les autres : Saint-Jean-Baptiste, Sainte-Gabrielle, Saint-Vincent, et voilà Vauquelin, il est moins six, je suis bonne !

2

Les couloirs étaient déjà presque vides, les derniers retardataires se précipitaient, surveillés à la porte de leur salle de cours par leurs professeurs. Les étudiants de Catherine ne l'attendaient jamais pour entrer – ils prenaient vite l'habitude de ses arrivées de justesse. Il y avait pourtant quelqu'un près de la porte, une jeune fille adossée au mur, sous le bras une parka de feutre mauve décorée de motifs géométriques aux couleurs vives. Correction, plutôt une jeune femme, au moins la trentaine, mince et sage dans un chemisier blanc de laine fine et l'une de ces jupes longues et étroites des années 50 récemment redevenues à la mode – fendues jusqu'au genou. Lourdes tresses brunes enroulées autour de la tête, pommettes hautes et larges, yeux noirs un peu bridés à la fois liquides et étincelants, lèvres sinueuses, nez pourtant mince et peau plutôt claire : une métisse amérindienne. Qui dévisagea Catherine un bref instant, avec une intensité déconcertante.



ÉLISABETH VONARBURG...

... est une des figures les plus marquantes de la science-fiction québécoise. Elle est reconnue tant dans la francophonie que dans l'ensemble du monde anglo-saxon et la parution de ses ouvrages est toujours considérée comme un événement. Outre l'écriture de fiction, Élisabeth Vonarburg pratique la traduction (*la Tapisserie de Fionavar*, de Guy Gavriel Kay), s'adonne à la critique (notamment dans la revue *Solaris*) et à la théorie (*Comment écrire des histoires*). Elle a offert pendant quatre ans aux auditeurs de la radio française de Radio-Canada une chronique hebdomadaire dans le cadre de l'émission *Demain la veille*.

Depuis 1973, Élisabeth Vonarburg a fait de la ville de Chicoutimi son port d'attache.



EXTRAIT DU CATALOGUE

Collection « Romans » / Collection « Nouvelles »

015	<i>Sur le seuil</i>	Patrick Senécal
016	<i>Samiva de Frée</i> (Le Sable et l'Acier -2)	Francine Pelletier
017	<i>Le Silence de la Cité</i>	Élisabeth Vonarburg
018	<i>Tigane -1</i>	Guy Gavriel Kay
019	<i>Tigane -2</i>	Guy Gavriel Kay
020	<i>Issabel de Qohosaten</i> (Le Sable et l'Acier -3)	Francine Pelletier
021	<i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1)	Jean-Jacques Pelletier
022	<i>L'Archipel noir</i>	Esther Rochon
023	<i>Or</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
024	<i>Les Lions d'Al-Rassan</i>	Guy Gavriel Kay
025	<i>La Taupe et le Dragon</i>	Joël Champetier
026	<i>Chronoreg</i>	Daniel Sernine
027	<i>Chroniques du Pays des Mères</i>	Élisabeth Vonarburg
028	<i>L'Aile du papillon</i>	Joël Champetier
029	<i>Le Livre des Chevaliers</i>	Yves Meynard
030	<i>Ad nauseam</i>	Robert Malacci
031	<i>L'Homme trafiqué</i> (Les Débuts de F)	Jean-Jacques Pelletier
032	<i>Sorbier</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
033	<i>L'Ange écarlate</i> (Les Cités intérieures -1)	Natasha Beaulieu
034	<i>Nébulosité croissante en fin de journée</i>	Jacques Côté
035	<i>La Voix sur la montagne</i>	Maxime Houde
036	<i>Le Chromosome Y</i>	Leona Gom
037	(N) <i>La Maison au bord de la mer</i>	Élisabeth Vonarburg
038	<i>Firestorm</i>	Luc Durocher
039	<i>Aliss</i>	Patrick Senécal
040	<i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
041	<i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
042	<i>Gueule d'ange</i>	Jacques Bissonnette
043	<i>La Mémoire du lac</i>	Joël Champetier
044	<i>Une chanson pour Arbonne</i>	Guy Gavriel Kay
045	<i>5150, rue des Ormes</i>	Patrick Senécal
046	<i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1)	Nancy Kilpatrick
047	<i>La Trajectoire du pion</i>	Michel Jobin
048	<i>La Femme trop tard</i>	Jean-Jacques Pelletier
049	<i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	<i>Sanguine</i>	Jacques Bissonnette
051	<i>Sac de nœuds</i>	Robert Malacci
052	<i>La Mort dans l'âme</i>	Maxime Houde
053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Senécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté
064	<i>La Cage de Londres</i>	Jean-Pierre Guillet
065	(N) <i>Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses</i>	Peter Sellers (dir.)
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Senécal
067	<i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu

068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron
070	(N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i>	Élisabeth Vonarburg
071	<i>Le Salaire de la honte</i>	Maxime Houde
072	<i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	<i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	<i>La Nuit de toutes les chances</i>	Eric Wright
075	<i>Les Jours de l'ombre</i>	Francine Pelletier
076	<i>Oniria</i>	Patrick Senécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sermine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright
080	<i>Opération Iskra</i>	Lionel Noël
081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	<i>Terre des Autres</i>	Sylvie Bérard
083	<i>Une mort en Angleterre</i>	Eric Wright
084	<i>Le Prix du mensonge</i>	Maxime Houde
085	<i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i>	Élisabeth Vonarburg
086	<i>Le Dernier Rayon du soleil</i>	Guy Gavriel Kay
087	<i>Les Archipels du temps</i> (La Suite du temps -2)	Daniel Sermine
088	<i>Mort d'une femme seule</i>	Eric Wright
089	<i>Les Enfants du solstice</i> (Les Chroniques de l'Hudres -2)	Héloïse Côté
090	<i>Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu</i>	Élisabeth Vonarburg
091	<i>La Nébuleuse iNSIEME</i>	Michel Jobin
092	<i>La Rive noire</i>	Jacques Côté
093	<i>Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard</i>	Eric Wright
094	<i>La Balade des épavistes</i>	Luc Baranger
095	<i>Reine de Mémoire 3. Le Dragon fou</i>	Élisabeth Vonarburg
096	<i>L'Ombre pourpre</i> (Les Cités intérieures -3)	Natasha Beaulieu
097	<i>L'Ourse et le Boucher</i> (Les Chroniques de l'Hudres -3)	Héloïse Côté
098	<i>Une affaire explosive</i>	Eric Wright
099	<i>Même les pierres...</i>	Marie Jakober
100	<i>Reine de Mémoire 4. La Princesse de Vengeance</i>	Élisabeth Vonarburg
101	<i>Reine de Mémoire 5. La Maison d'Équité</i>	Élisabeth Vonarburg
102	<i>La Rivière des morts</i>	Esther Rochon
103	<i>Le Voleur des steppes</i>	Joël Champetier
104	<i>Badal</i>	Jacques Bissonnette
105	<i>Une affaire délicate</i>	Eric Wright
106	<i>L'Agence Kavongo</i>	Camille Bouchard
107	<i>Si l'oiseau meurt</i>	Francine Pelletier
108	<i>Ysabel</i>	Guy Gavriel Kay
109	<i>Le Vide -1. Vivre au Max</i>	Patrick Senécal
110	<i>Le Vide -2. Flambeaux</i>	Patrick Senécal
111	<i>Mort au générique</i>	Eric Wright
112	<i>Le Poids des illusions</i>	Maxime Houde
113	<i>Le Chemin des brumes</i>	Jacques Côté
114	<i>Lame</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
115	<i>Les Écueils du temps</i> (La Suite du temps -3)	Daniel Sermine
116	<i>Les Exilés</i>	Héloïse Côté
117	<i>Une fêlure au flanc du monde</i>	Éric Gauthier
118	<i>La Belle au gant noir</i>	Robert Malacci
119	<i>Les Filles du juge</i>	Robert Malacci
120	<i>Mort à l'italienne</i>	Eric Wright
121	<i>Une mort collégiale</i>	Eric Wright
122	<i>Un automne écarlate</i> (Les Carnets de Francis -1)	François Lévesque
123	<i>La dragonne de l'aurore</i>	Esther Rochon

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

Extrait de la publication

LES VOYAGEURS MALGRÉ EUX
est le cent quarante-troisième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en mai 2010
pour le compte des éditions



« AVEC *LES VOYAGEURS MALGRÉ EUX*, ÉLISABETH VONARBURG A CONSTRUIT UN ROMAN QUI MARIE BIEN LA SENSIBILITÉ, L'INTENSITÉ ET LE POUVOIR D'ÉVOCATION QUI SONT PROPRES À DES AUTEURS COMME JOHN CROWLEY ET URSULA LE GUIN. »

ISAAC ASIMOV'S SCIENCE FICTION MAGAZINE

Les Voyageurs malgré eux

Dans une Nord-Amérique différente de la nôtre, il ne reste que trois zones franco-phones: la Louisiane, l'Enclave de Montréal et le mythique Royaume des Sags.

Prise dans l'engrenage hallucinant d'une réalité qui correspond de moins en moins à ses souvenirs, Catherine Rhymer, une jeune Franco-Québécoise, tente de comprendre pourquoi tout se déglingue autour d'elle.

Associée bien malgré elle à un groupe révolutionnaire, Catherine doit fuir l'Enclave. Au bout d'un voyage mouvementé qui comportera un arrêt à Quebec-City, elle aboutira chez les Sags et découvrira cet incroyable royaume francophone fermé sur lui-même. Mais, plus étrange encore, il y a ce qui se passe au-delà, dans le Grand Nord. Cette fois, la réalité de Catherine basculera pour de bon...

Les Voyageurs malgré eux, c'est un fascinant voyage dans un univers parallèle qui, de par sa différence, offre un éclairage nouveau sur notre propre réalité de francophones d'Amérique. Pas étonnant que ce roman ait été finaliste en 1995 au prix Philip K. Dick, le maître des réalités truquées!

TEXTE INTÉGRAL



16,95 \$

9 782896 154449 Extrait de la publication 10,90 € TTC

